Chapitre VII. Une solution transitoire

Avec cette pluie, il faut du chêne, quelque chose qui ne soit pas poisseux, quelque chose d'assez fin pour être léger, d'assez gros pour être solide ; il faut que ça colle à la paume. Voilà que tu tournes une branche de chêne dans ta paume : ce sera parfait.

Le contremaître est réglé comme un métronome. Il fait son travail, il a un programme à respecter : il passe d'homme en homme selon un ordre immuable et accorde à chacun les mêmes minutes de récrimination.

Encore deux postes à faire - deux hommes - et puis il sera là. Alors, il va falloir que tu cesses d'empiler les bûches, il va falloir que tu feignes un problème ou la fatigue. Tu lui verras les pieds, à cette crapule, tu ne lèveras pas les yeux et tu l'entendras vociférer. Ce sera très bien.

Tout se passe comme prévu. Tu te refais le scénario : les genoux à terre, face au tas de bois, tu entends le contremaître. Tu ne peux pas le regarder, c'est dangereux. Sans broncher subir le rudolement, éponger les insultes, être servile. Le laisser monter en puissance, le laisser devenir le maître de ton destin, endormir sa méfiance.

Puis tu as pris le morceau de bois, comme une bûche ordinaire. Tu l'as coulée dans ta paume. Tu t'es levé dans un bond et dans la détente, tu as visé la tempe et frappé, de toutes tes forces. Tu as vu le bois s'écraser sur le visage, grimace au ralenti. Il est tombé avec un bruit mat.

Maintenant c'est le silence. Tu es debout. Frappe à nouveau. Ne cogne qu'une fois ! de toutes tes forces encore une fois, avec tout ce qu'il te reste de haine et de vigueur !

XXX

Puis c'est à nouveau le silence. Tu pars en courant, trois bonds avant de lâcher le gourdin. Dans ta course, tu croises le regard des autres. Durant quelques courtes secondes, tout le monde a arrêté le travail, tout le monde a compris. Ils sont interloqués, sans doute. Et tu hurles, tu hurles, venez, venez il faut faire vite ! Cinquante mètres te séparent encore de la lisière, cinquante mètres à franchir. Ça commence à gueuler de partout, les gardiens ont compris aussi. Sur ta gauche, peut-être à cinquante mètres, un compagnon court aussi vers la forêt. Cours !

Croise le regard d'autres, qui baissent les yeux et se remettent frénétiquement au travail. Cours, cours ! Oublie les cris, oublie le cœur qui se comprime, oublie, cours, cours !

Entends les cris, sens tes temps qui vont exploser, il reste quinze mètres, cours, cours, les fusils craquent. Cours, cours !

L'autre qui courait vient de tomber. Tu le sais. Cours, cours, la forêt. On tire encore, cours, cours !

Tu ne te serais jamais arrêté de courir sans cette piqûre dans le dos.

Voilà que tu es tombé de tout ton long sur un tapis de feuilles mortes. Ta dernière sensation, c'est toute l'humidité du sol comprimée sur la joue.

XXX

L'après-midi, le commandant fait aligner les hommes devant les baraquements. Il toise l'assemblée hétéroclite et minable avec laquelle il doit faire son chiffre. Il méprise ces types, ces chiffres molles, ces juifs. Il est fou de rage, il va leur donner un bon exemple, faire passer le goût de l'évasion à ces cafards.

Le commandant a mené sa compagnie au feu, des gars qui venaient de la jeunesse allemande, la crème. Désormais il a en face de lui des diamantaires et des fourreurs, veules et gras, dont même la nouvelle maigreur sonne faux. Il n'y a rien de bon dans ce ramassis. Le commandant Freuer est entré au Parti trop tard pour qu'on lui fasse une fleur : s'il n'atteint pas les objectifs, il est inutile d'espérer une promotion. Il n'accédera pas à son rêve. Il n'y aura pas de poste pour lui dans un état-major.

Toujours lui revient cette scène. Freuer se voit bredouillant, appuyé sur sa canne et cependant droit dans son uniforme. Un petit chauve bedonnant, sanglé par une bretelle oblique, est assis devant lui. L'homme transcrit ce que Freuer raconte, en lui jetant un regard inquisiteur. De temps à autre, il se redresse, tapote sur une cigarette posée dans un cendrier, racle sa gorge. Derrière lui la photo du Führer, grise dans un cadre en bois, fait comme une petite fenêtre dans un mur jaunâtre.

Freuer est terriblement embarrassé : il ne sait pas comment appeler le délégué du parti. Il sait qu'il joue gros. Il reprend son récit, maladroit. Il précise qu'il votait déjà pour le parti avant 33, que son père et son frère aîné sont tombés pour la patrie, Verdun d'abord, puis

Épernay. Sa mère l'a élevé seule, avec son frère, qui se bat sur le front de l'Est. Il parle toujours de la patrie en bombant le torse.

C'est uniquement parce qu'on le lui avait conseillé qu'il ne s'était pas inscrit au Parti ! Il y avait tant de traîtres dans la Reichswehr. On lui avait dit d'attendre l'occasion propice ! Le délégué opine en soupirant : beaucoup de gens disent la même chose, après.
- N'est-ce pas ce qui différencie les lâches des hommes nouveaux, capitaine ?

Freuer s'éponge le front. Le délégué referme son porte-document, avec l'empressement las et légèrement agacé des ronds-de-cuir cantonnés à une tâche inutile. Il soupire.

- Bien, capitaine, l'entretien est terminé, je vous remercie.

XXX

Sur son lit d'hôpital, Freuer trouve le temps très long. Il fume en regardant le plafond. La douleur lui laisse peu de répit. Il serre les dents, refuse les médicaments, accepte un verre d'eau.

Il a déjà été opéré trois fois et les médecins sont satisfaits : bientôt, au bras d'une infirmière puis en s'aidant de béquilles, il pourra se tenir debout, et puis marcher. De la fenêtre, il aperçoit un érable sycomore. Lorsqu'il est arrivé, le feuillage était uniformément vert. Puis, de jour en jour, il a vu s'accroître la différence. Le dessus s'est assombri, passant du vert pomme au bouteille, tandis que le dessous prenait une coloration grise. Comme c'est tout de suite la fin de l'été, Freuer pressent que les premières taches vont apparaître, petits points noirs cerclés de jaune. Dieu que la vie est lente.

Parfois, il est à l'état-major. En dépit de sa blessure, il est encore capable de bondir dans son blindé de reconnaissance. Il arrive en première ligne, les hommes le reconnaissent, comme toujours. Ils sont sales et nerveux mais comme on dit : si Freuer est là, tout est sous contrôle.

Le champ de bataille est saturé d'explosions et de fumées grisâtres, on entend le craquement que font les balles, quand elles passent à quelques mètres. Repartir, reprendre de la vitesse, tourner les lignes ! Il y aura du carburant, des ravitaillements, une pause, mais d'abord, il faut dépasser ce maudit village ! Freuer revient au rapport. C'est fait. Il dit qu'il faut laisser se reposer les hommes et qu'après, ils iront encore jusqu'au bout du monde. Freuer est seul face aux officiers, mais il est d'aplomb : tous les hommes pourraient être dans son dos et dire celui-là nous comprend, celui-là est des nôtres...

Il paraît que les plaines de Russie sont immenses et que sous le soleil continental, on voit les colonnes de poussière des armées blindées à plus de trente kilomètres !

Auprès des médecins, le capitaine Freuer préfère prendre des nouvelles du front.

Des infirmières le hissent sur son oreiller. Il faut refaire les pansements.

XXX

- Là, Herr Hauptmann.

Le sergent Weismann pointe son doigt sur une petite maison de briques rouges, légèrement désaxée par rapport au carrefour. Le capitaine Freuer repose ses jumelles. Il soupire avec indulgence : Weismann est trop prudent. À la limite, c'est un poste avec une mitrailleuse, mais cela ne ressemble pas à un bouchon antichar. S'il écoutait son sergent, il lui faudrait en permanence de l'artillerie, l'appui d'un blindé ou de l'aviation.

- *Das is nicht möglich...* Cela n'est pas possible. Freuer garde pour lui ses explications. D'abord il est trop avancé dans les lignes françaises pour envoyer une estafette. Ensuite, il ne doit pas être le seul à réclamer du soutien : sa sobriété finira par attirer l'attention.

- Nous allons contourner l'obstacle, dit-il en tapant sur l'épaule de son sergent. Il s'agit d'aller vite, d'accord ?

Passant de la parole aux actes, Freuer fait demi-tour et bondit presque immédiatement sur son petit char d'assaut. Il descend dans le véhicule et s'installe à son poste. Il est comme à la manœuvre, au temps glorieux des Tankattrapen, ces petits chars en carton-pâte sur lesquels il s'entraînait, dès le début des années 30. Un geste et le crapaud de métal se met pesamment en route.

Mais soudain, à une cinquantaine de mètres sur le flanc droit, éclate un barrage d'artillerie. La terre tremble et s'ébroue. Freuer entend le bruit de la terre et des petits cailloux qui viennent s'écraser sur le blindage. Il donne l'ordre de se diriger vers la lisière des bois.

XXX

Le colonel Freuer fait encore deux pas, on ne doit pas voir qu'il boîte. Il est suivi du soldat qui lui sert d'interprète. Il vient se placer devant la potence, en travers afin que chacun puisse voir l'encadrement. Il fait signe à un sergent d'avancer. Celui-ci vient, avec deux soldats. Il tient un papier en main, qu'il se met à lire avec application lorsque le colonel lui en donne le signal d'un petit signe de tête. C'est en allemand.

- Deux hommes ont tenté de s'évader, ils sont morts. Vous savez ce que cela signifie. Vous étiez prévenus, vous êtes tous responsables. Je ne veux pas perdre de temps. Je veux une punition exemplaire.

Sur un autre signe, les deux soldats traînent le cadavre de l'évadé et entreprennent de le hisser à la potence. Pesamment, le corps se tend vers les airs. Lorsque les pieds sont à trente centimètres du sol, Freuer fait arrêter les soldats. La corde cale d'un coup sec, le corps tressaille du coup, il tourne un peu sur lui-même.

Même manège pour le second cadavre, mais les prisonniers ne font plus attention qu'à un détail de la mise en scène : il y a une troisième corde à la potence. Chacun voit bien le vide. On baisse les yeux. Freuer veut voir blêmir. Il s'impatiente, il fait un autre signe, le sergent s'avance vers les hommes en rang et en fait sortir trois. Ils s'appellent Markus Dofer, Isaac Meyer et Moïse Blumenthal, mais leurs noms n'auront bientôt plus d'importance.

Markus Dofer et Isaac Meyer sont deux jeunes hommes solides. Il se connaissent depuis toujours, ils sont du même quartier. Ils arrivent

ensemble d'Anvers, dans le même convoi. Ils travaillent à deux aux wagonnets. Ils ont appris à encaisser ensemble.

Quant à Moïse Blumenthal, c'est le plus âgé, il va avoir quarante-deux ans. Personne ne le connaît. Dans le civil, Moïse était luthier. En Allemagne, il travaillait dans un grand atelier mais en Belgique, il avait dû s'installer à son compte. L'homme était satisfait : on ne pouvait pas dire que les affaires étaient florissantes mais il y avait des réfugiés qui s'en sortaient moins bien que lui – au moins lui pouvait nourrir sa famille sans s'appuyer sur la solidarité du shtetl.

XXX

Pour sa femme, Moïse est un homme au regard intelligent et profond, aux mains douces et habiles, aux manières posées. Il est encore très amoureux d'elle. En retour, elle le trouve toujours élégant, surtout lorsqu'il se rend au concert. Dans le vestibule de leur petit appartement, elle vérifie sa tenue avec un sourire. Moïse Blumenthal adore aller au spectacle. C'est une de ses seules vanités : il adore vérifier à l'oreille le son rendu de l'instrument. Il sait ce que le talent de l'interprète et le génie du compositeur doivent à sa conscience professionnelle.

Il voit arriver la guerre avec stupéfaction et candeur. Avec sa femme et ses deux filles, la musique et son métier étaient toute sa vie. Depuis son arrivée au camp, il ne cesse d'en parler, ce qui finit par agacer. Il travaille au tri, une mission pénible dont il s'acquitte avec méthode.

Parfois son regard s'arrête sur une bûche qui pourrait convenir et à ce moment, il en fait la caisse d'un violon. De là son travail, la porte

qui tinte, la rue, le soleil, le quartier, les amis, les concerts, sa femme, ses enfants, le malheur. Au bout de son quatrième mois de Lager, Moïse Blumenthal n'est déjà plus que l'ombre de lui-même. Amaigri, hâve, fiévreux, il travaille mal.

Ses épaules sont affaissées et il flotte dans son costume de misère. On dirait qu'il est ailleurs, qu'il fuit la réalité. Il travaille mal, c'est noté.

XXX

Dans les rangs, il y en a sûrement qui se disent : lequel des trois ? ou pourquoi une seule corde ?

Ce jour-là, pour la première fois depuis son arrivée, Moïse ne baisse pas tout de suite les yeux. Il toise Freuer. Même si ce regard n'est pas à proprement parler le signe d'une rébellion et que cela ne dure pas longtemps, il le regarde quand même dans les yeux. Du moins croise-t-il son regard.

Peut-être a-t-il cherché à comprendre ?

Peut-être que ce regard est le signe que l'évidence avait enfin trouvé son chemin dans ce cerveau paisible, empli de musique et de fraternité, incapable de concevoir la grande noirceur de l'homme et de trouver une logique à la haine ?

Un silence poussiéreux règne sur le camp. Freuer, dont on n'a pas encore entendu la voix, le brise d'un maintenant, proféré en son allemand rauque et monosyllabique. "Jetzt !"

Les deux soldats vocifèrent en montrant la potence. Il faut un peu de temps pour que Markus et Isaac obtempèrent aux injonctions. Ils finissent par se placer comme on le veut. Ils sont raides sous la potence, là où pend la corde vide.

Les deux soldats se saisissent de Moïse, lui lient les mains dans le dos et puis ils l'amènent aussi. On passe la tête du luthier dans la corde.

Moïse a peur, il est épuisé. Est-ce qu'il va mourir aujourd'hui ? Non, ce n'est qu'une mise en scène sadique, un jeu cruel, une bonne leçon pour l'évasion, un simulacre.

Le doux luthier voudrait hurler et se défendre lorsqu'il sent le poids du nœud qui se resserre sur sa glotte mais comme toujours, il ne se débat pas un instant. C'est une terreur, cette étreinte. C'est déjà trop tard.

Non, fausse alerte : les soldats lâchent la corde, qui tombe comme un serpent sur son épaule droite.

Un frisson le parcourt, hérissé son échine, au milieu de laquelle coule un fleuve glacé. Il cherche une prière, en vain, une peur atroce l'en empêche. Il faut qu'il pense à autre chose. Finalement, c'est la manière si tendre et particulière dont sa fille aînée l'appelle papa qui lui passe à l'esprit une demi-seconde. Après c'est le souvenir de l'arrestation. Moïse ferme les yeux : quand ils ont été arrêtés, au moins, ils étaient encore ensemble. C'est un moment encore une idée du bonheur. L'autre voit son sourire comme une effronterie. Moïse souffre à nouveau. Il ferme ses yeux le plus fort qu'il le peut.

XXX

Freuer sent monter la rage mais il la maîtrise. C'est un signe de puissance, maîtriser ses émotions. Seul lui sait ce qu'il pense, il est le maître du jeu. C'est une sensation qui lui rappelle les moments où il était dans la tourelle de son char. Au moment où, dans le bruit assourdissant des moteurs, il s'apprêtait à lancer la compagnie d'un signe du bras. Poussière, fracas, les chars se ruent à l'assaut avec rage, comme des chiens féroces. C'est une puissance qui vient de l'abandon de toute retenue, de l'exaltation de la force mécanique, de la promesse de la mort qui va être donnée. Il n'y a rien au dessus. Tout va vers l'avant, irrésistible, et les ombres qui se mettent en travers de la route sont hachées, renvoyées au néant, annihilées. En avant, en avant, en avant ! Réfléchir plus tard, obéir aux ordres. En avant jusqu'à la mer !

Freuer sait qu'il faut aller vite, monter en régime en même temps que l'adrénaline, comme avec les chars qui hurlent. Il décide que ce youpin provocateur va souffrir, qu'il va payer pour son sourire comme pour le reste. Il est le néant et lui, il est en tête de sa compagnie, dans le premier panzer. Il est le chef.

La compagnie est arrêtée à l'entrée d'un village qui s'étire le long de la grand-route. La tourelle est fermée. Freuer a vu les ombres brunes qui passaient d'une maison à l'autre, dans l'encadrement de son fenestron. C'est rare de voir des soldats français qui bougent et ce n'est pas bon signe. Il y a des chiens enragés parmi eux et, individuellement, depuis quelques jours, les Français qui se battent se font tuer sur place. Les pertes allemandes augmentent de manière significative.

Des coups de feu claquent. Rien ne répond. Les Français ont dû dé-taler. Dans ces combats d'arrière-garde, on ne voit jamais que des morts ou des prisonniers. Il faut dépasser le hameau et atteindre la petite rivière. Il doit aller tout droit pour rester dans l'axe. On le répète dans la radio. Ce ne doit être qu'un petit bouchon antichar. Il faut aller vite.

Freuer fait avancer son char. Il se rapproche. Il fait ralentir son allure. Il ne peut pas tirer en roulant. Il est en contact avec le QG. Il entend trois détonations. Pas loin, le char tressaute. C'est un 75 ! Il faut le trouver. Il est où ? Vite. On se calme déjà, on va le trouver. Encore une détonation, ça tire de loin. C'est juste un canon isolé.

Puis il y a une autre détonation et il voit la lumière de la coupole. Il sent qu'on l'emporte. Adieu la mer. Il y a du sang partout.
- Vous êtes blessé, mon commandant.

Freuer n'a pas voulu répondre. Il a voulu faire un petit geste de la main, comme pour dissiper le malentendu. Il n'y est pas arrivé.

XXX

Freuer sort son couteau de sa poche, il s'approche d'un cadavre pendu et coupe la cordelette qui retient le pantalon. Il tombe sur les chevilles. Cela ne lui fait rien de prendre d'une main le sexe mort et de le trancher de l'autre. Maîtrise des émotions. Une sorte de joie sauvage, couplée à l'exaltation de sentir ses idées vives et logiques. Il est au-dessus de tout. Il a le sexe coupé dans sa main.

Il jette son trophée aux pieds de Moïse, s'approche de lui et coupe la ficelle qui retient son pantalon. C'est la même chose, mais c'est un

tout petit sexe rétracté, tapi au milieu d'une touffe, qui ressemble à un gibier apeuré.

Freuer se recule. Il sourit. Il appelle le sergent. Deux mots lui sont glissés à l'oreille. Alors celui-ci se tourne vers Isaac et lui tend un couteau. Il lui fait comprendre d'un geste qu'il doit faire la même chose. Isaac ne comprend pas, Isaac fait semblant de ne pas comprendre, il ne veut pas prendre le couteau.

Pendant ce temps, Moïse pleurniche, on sent au timbre qu'il ne va pas tarder à implorer la pitié. Le sergent répète l'ordre, qu'Isaac finit par refuser clairement, à force. Freuer s'énerve : la lenteur n'a jamais été son alliée. Il dégaine son pistolet, hurle, l'autre laisse tomber le couteau. Il beugle quelque chose aux deux soldats, ils vont extirper un autre prisonnier des rangs – on ne sait pas comment il s'appelle, ça va trop vite - et puis ils l'amènent précipitamment devant Isaac. Tu prends, tu coupes ! Isaac tremble, le couteau tombe encore. L'autre prisonnier doit le ramasser. Comme il se penche, Freuer lui tire une balle derrière l'oreille, à bout portant. Le tout est de rester précis : une balle doit suffire.

L'homme mort est aux pieds de Freuer. Il fait un autre signe. On extirpe un autre prisonnier des rangs. Isaac ramasse le couteau et fait ce qu'on lui a demandé. Le sang gicle. Dans un début de hurlement, Moïse bascule en avant. La corde ne le retient pas suffisamment pour l'empêcher de s'étendre sur le sol. Il gigote. Le sang gicle par saccades du sexe tranché. La corde, brusquement resserrée par ce mouvement, comprime la gorge et étouffe le cri. Isaac reprend un morceau de corde à Markus : Freuer vient de leur ordonner de tirer.

Les deux hommes tirent comme ils le peuvent, le plus fort possible. Le luthier pisse le sang par son sexe tranché, Isaac et Markus le remontent en tirant sur la corde. Il est violet. Quand le corps de l'homme est à la verticale, Freuer contemple les effets de sa barbarie. On ne peut pas dire qu'il jubile, c'est un peu comme si ça ne lui faisait rien. Sur un demi-sourire, il dit « Bar-Mitsva » et puis il s'en va en boitant.

Personne n'est sûr d'avoir bien entendu, Freuer est déjà parti vers le baraquement depuis lequel il commande le camp. Il pense qu'aujourd'hui au moins n'a pas été monotone. Ces deux-là ne sont pas perdus pour le rendement, ils auront servi d'exemple aux autres. Il est content de la scène, sauf de ses soldats qui sont des chiffres molles. Ils tremblent à chacun de ses ordres. On ne leur demande pas de sentiment. Ce n'est pas avec ceux-là qu'on fera une Allemagne moderne.

Aux potences, le sergent termine l'affaire au plus vite.

Moïse meurt les yeux ronds ; il a mis trop longtemps. L'agonie de sa femme et de ses deux filles, Golda et Sarah, a été plus rapide ; en Pologne comme ailleurs, les nazis ont des chiffres à atteindre et des objectifs à respecter : elles ont été gazées à la descente du train.